

Maryse Dennes, *Husserl-Heidegger. Influence de leurs œuvres en Russie*, Paris, L'Harmattan, 1998, ISBN 2-7384-6607-9

Cet ouvrage, précis dans son argumentation et richement documenté, traite de l'influence des pensées de Husserl et de Heidegger en Russie. Il vaut également comme un panorama instructif de la philosophie russe contemporaine, nous faisant découvrir des penseurs assez peu connus chez nous. Dès le début du XX^e siècle, la phénoménologie est introduite en Russie, et cette rencontre avec la pensée russe implique la possibilité d'un élargissement de la métaphysique occidentale à la pensée proprement russe, autorisant une reprise originale de la question ontologique à la croisée de deux démarches spéculatives différentes, l'une issue de la Grèce, l'autre issue de la tradition byzantine et orthodoxe.

Dès les premières années du XX^e siècle le nom de Husserl est mentionné en Russie, où il est rapproché de Platon dans l'esprit de la refondation eidétique du logique qui caractérise les *Recherches logiques* dans leur lutte contre le psychologique : la phénoménologie semble pouvoir répondre à une exigence de fondation de la connaissance du monde et à l'élaboration d'une théorie de la perception. L'œuvre de N. Losski s'emploie ainsi à réfuter l'empirisme, tout en recherchant les critères de la vérité de la connaissance du monde dans l'expérience intérieure du sujet. C'est dans le sillage du néo-Kantisme que B. Iakovenko reprend les *Recherches logiques* et *La philosophie comme science rigoureuse*, resituant Husserl dans le cadre de l'histoire de l'idéalisme allemand. La phénoménologie apparaît alors comme ce qui permet de rendre compte, mieux que le néo-Kantisme, de la connaissance en tant que

celle-ci n'est pas seulement réductible à une connaissance scientifique mais est aussi de nature religieuse et spirituelle. A l'Université de Kiev au début du siècle, le séminaire de G. Tchelpanov est le laboratoire d'une réception approfondie de la pensée de Husserl ainsi que son lieu de rencontre avec la pensée russe. C'est là l'occasion d'une reprise de la question du rapport de la foi et de la raison, tel qu'il a été élaboré à partir de la religion orthodoxe : étant admis que la foi n'est pas une affaire privée, mais le principe d'une communion en Dieu à travers la vie du Christ, le problème de l'homme n'est plus posé à partir de la vie individuelle, mais sur le fond d'une conscience collective identifiable à l'Eglise. Dès lors, le problème philosophique majeur n'est plus simplement celui de l'élucidation des conditions de la connaissance vraie à partir de la reconnaissance des données empiriques, mais celui de la généalogie des consciences individuelles à partir de la vérité de la vision en Dieu commune à tous. Les pensées de Soloviev et du prince S.N. Troubetskoï vont alors jouer un rôle essentiel dans la compréhension de la phénoménologie.

Tous ces courants vont converger dans l'œuvre de G. Chpet, dont on peut dire qu'il est le plus éminent représentant du courant phénoménologique russe. Ce n'est d'ailleurs pas le moindre mérite de l'ouvrage de M. Dennes que de nous faire connaître ce penseur très peu connu chez nous. Dans son ouvrage *Le phénomène et le sens* Chpet élargit le projet phénoménologique dans une perspective herméneutique. Voulant dégager la phénoménologie de sa dépendance à l'égard de la rationalité mathématique, il considère que l'intuition de l'essence doit s'élargir à tous les domaines de l'activité humaine. Dès lors, la conscience n'est plus originellement ce qui part de l'empirie pour accéder à l'idéalité, mais un sujet individuel concret comme manifestation du processus intentionnel. Chpet met ainsi le doigt sur certaines difficultés de la pensée de Husserl : comment identifier la conscience pure au sujet individuel ? comment concevoir le rapport du Moi individuel et du Moi transcendantal ? Il en résulte la nécessité de placer le Moi individuel et concret dans son contexte naturel et social, que seul un travail sur le sens et la langue doit permettre d'élucider. Il s'agit ainsi de décrire la connaissance du rapport originel de l'homme au monde, d'en déterminer les conditions de validité, non seulement par rapport à l'objet tel qu'il est donné à un sujet, mais par rapport au dévoilement de l'essence de la chose. Une telle herméneutique vise

donc à élucider le lien du concept et de la chose en son intégralité existentielle, de sorte que l'objet ne soit plus séparé du concept qui le désigne mais puisse, tout en étant saisi de façon partielle par le sujet individuel, être appréhendé par une conscience qui, du fait de son absoluté, détient son essence dans la dénomination de l'objet. L'herméneutique confère ainsi au langage naturel une fonction ontologique. Le sujet devient donc un sujet herméneute, interrogeant la donation de sens qui s'effectue dans l'intentionnalité à la jonction de l'intuition eidétique et de l'intuition sensible. Dans l'expérience transcendantale *a priori* du sujet s'opère alors l'unité de la dénomination et de l'être de la chose, de manière telle que la réduction phénoménologique soit elle-même enracinée dans une expérience de la langue constituant le fil conducteur du dévoilement de la vérité des choses. Cette inflexion herméneutique de la phénoménologie permet de repenser le statut des sciences humaines et de s'orienter dans une perspective différente de celle de Heidegger. Alors que l'analytique existentielle de ce dernier conduit à une pensée de la finitude ontologique, Chpet conçoit l'existence humaine à partir de son environnement naturel et culturel. Cela conduit la phénoménologie à rencontrer les questions des sciences humaines et à opérer une reprise du marxisme.

L'auteur fait ensuite l'historique de l'expansion et de l'étouffement du mouvement phénoménologique en Russie. De 1914 à 1920 G. Chpet est devenu le chef de file d'une école phénoménologique russe qui, dans une perspective herméneutique, envisage l'histoire non comme un devenir de la raison, mais comme un horizon de l'agir humain se sédimentant à partir des différentes expériences culturelles de l'humanité. Contrairement à certains aspects religieux ou métaphysiques de la philosophie russe, la phénoménologie peut s'accorder avec le modèle marxiste de la scientificité. C'est ce qui explique qu'elle ait pu bénéficier du soutien de certains communistes orthodoxes pendant un certain temps. Toutefois, elle devint très vite suspecte, dans la mesure où elle prônait la stricte séparation entre la philosophie et l'idéologie politique. Interdit d'enseignement et exilé, G. Chpet fut arrêté et fusillé en 1937. Toutefois, son influence souterraine persista et se fit notamment sentir dans la théorie esthétique. C'est ainsi que la réflexion de B. Pasternak sur la littérature sera fortement influencée par la phénoménologie. L'auteur du *Docteur Jivago* explique que le passage de la poésie au roman correspond pour lui à la nécessité de

passer de la description du sujet à son auto-expression, dès lors qu'il se vit dans l'entrecroisement des forces agissant dans son monde. De la même manière, la réflexion d'A. Losev sur la musique part de la méthode phénoménologique. S'appuyant à la fois sur Platon et sur Husserl, Losev affirme qu'avant d'en venir au langage discursif qui fonde une communauté humaine, qu'avant ou après les moment de l'adaptation de l'homme au monde des choses matérielles, il est un deçà et un au-delà qui est celui de la musique et des mathématiques, où mots et choses se constituent et où des mondes s'inventent. De son côté, M. Bakhtine partira de l'héritage phénoménologie pour élaborer sa théorie de la littérature.

L'époque de la *Perestroïka* est marquée par l'introduction et l'influence croissante de la pensée de Heidegger, qui prend le pas sur celle de Husserl. Le thème de l'oubli de l'être est ainsi repensé à partir de celui de l'aliénation. L'influence de Heidegger est telle que, à la fin des années quatre-vingt, elle semble même supplanter celle de Marx et de Hegel. L'intérêt que suscite le philosophe allemand et qui donne lieu, selon le mot de V. Malakhov à « une forme de canonisation de Heidegger », s'accommode d'une reprise en considération des penseurs religieux russes. Il en résulte également une prise en compte du caractère spécifique de la langue russe à partir de la langue du maître de Freiburg. Traducteur de Heidegger, V. Bibikhine utilise sa propre langue sur un mode que l'on peut qualifier de « quasi-heideggerien », qui passe plus aisément en russe alors qu'il choque en allemand. Il s'agit d'expérimenter au sein même de la langue russe le rapport qu'une langue entretient avec la pensée. Il en résulte un transfert du mode de pensée heideggerien dans un autre espace linguistique et culturel pouvant, du même coup, manifester sa singularité par rapport à l'espace linguistique allemand. Néanmoins, souligne l'auteur, un aspect fondamental de la pensée heideggerienne échappe à l'interprétation russe, à savoir le combat que le philosophe allemand a mené au sein de sa propre langue contre l'histoire de la philosophie, dont la déconstruction permet de reconduire à une expérience plus matinale et plus essentielle de la pensée. Cela pourrait peut-être alors vouloir dire qu'en russe c'est de façon spontanée que se pense cela même qui, en Occident, exige un long labeur de pensée. Il s'agit donc pour Bibikhine d'essayer de comprendre pourquoi la pensée de Heidegger se traduit en russe de manière aussi naturelle. Il est ainsi possible de dévoiler une différence essentielle que la Russie

entretiendrait avec l'Occident. Une telle problématique concerne non seulement la compréhension de l'identité russe, mais aussi le rapport qu'elle peut entretenir avec la rationalité occidentale. Dans son ouvrage *Le temps de la conscience. Critique de la philosophie phénoménologique*, publié en 1988, V. Moltchanov peut s'appuyer sur une analyse renouvelée de la pensée de Husserl pour aborder celle de Heidegger. Mais sans doute est-ce S. Frank, philosophe russe émigré, qui est allé le plus loin dans la lecture de Heidegger. L'important est alors de bien voir comment celui-ci a trouvé le moyen de sortir de l'impasse gnoséologique de l'idéalisme, fondé sur la priorité accordée au subjectivisme. Heidegger est donc le penseur qui, de l'intérieur de la philosophie occidentale, a découvert un mode d'accès à l'expérience de l'être. En dépit de son athéisme, le penseur allemand fait écho à la tradition religieuse russe. La découverte en Russie des œuvres de Husserl et de Heidegger a ainsi permis un renouveau de la pensée russe traditionnelle. Si le second permet de sortir du subjectivisme que l'on peut reprocher au premier, il n'en reste pas moins que le premier peut également permettre de critiquer la délimitation de l'histoire de l'Être opérée par le second. On peut par conséquent détacher l'histoire de l'Être de la seule histoire de l'Occident en reprenant la tradition russe et en élargissant le concept d'historialité.

Le mérite essentiel de l'ouvrage de Maryse Dennes est de faire œuvre à la fois historique et philosophique. En effet, son travail est non seulement un travail d'histoire de la pensée russe dans son rapport à la phénoménologie, mais il s'agit aussi d'une tentative philosophique pour penser les rapports de deux traditions qui, tout en étant profondément différentes, peuvent se féconder mutuellement. On ne peut que recommander la lecture de cet ouvrage passionnant qui fera découvrir au lecteur tout un courant philosophique malheureusement peu étudié en France.

Jean-Marie Vaysse,
Université de Toulouse-Le Mirail,
Département de philosophie